

Déluges

Notice

Prix du « roman Renaissance », *Déluges*, peut-être la plus classique de mes œuvres narratives, fut conçu dans un maelstrom familial alors que j'avais quitté tout de ma vie construite, et je m'attachais à la description d'une vieille femme passionnée, cernée par les inondations, qui voit surgir son passé comme d'un égout débordant.

« On demeure toujours le même à l'intérieur, même si le monde connu s'effondre implacablement ».

De nouveau, l'énigme, l'élucidation reviennent : des abîmes à franchir.

La nuit tombait sur le faubourg.
La petite église de briques du Rouvroy avait sonné huit heures.

Depuis, tout respirait le silence.

Un vol de canards broda le ciel un bref instant, fuyant vers le nord, dans la baie de Somme : la ville laissait filer ses oiseaux, qui ne s'attardaient guère. Les étoiles, seules, s'installèrent sur Abbeville, lucioles hautaines, fées glacées. La lune pâle des pays du Nord fouillait chaque courée obscure, chaque coin de chambre aux volets encore ouverts.

Comme à chaque début d'avril, Marthe, la main accrochée aux rideaux, appréhendait ces couleurs qui rappelaient ce printemps de sa vie.

Avril avait été son mois. Un mois qu'une semaine de mai, pas même une semaine complète, avait réduit à rien. Elle ne respirait librement qu'aux chaleurs de juin et en reprenait pour un an, sans cet insoutenable battement de cœur qui la rajeunissait et risquait de la tuer en même temps. Elle regarda si des nuages approchaient. Non. La couleur bleu lessiveuse régnait.

Pas d'avions, de bombes, de loopings, de sirènes, un même ciel de paix depuis plus d'un demi-siècle.

Déjà ça de pris. Et puis, à quatre-vingt-un ans ! Les morts violentes excitent le vieillard comme un jeune homme un rendez-vous amoureux...

Sa fin, elle la voyait un été trop chaud à l'hôpital d'Abbeville, fin un peu longue car on s'accrochait dans la famille (elle avait perdu sa mère, âgée de plus de cent ans, juste avant le passage du millénaire). Pour les visites, il y aurait Jacques, le fils, pour peu que le célibat ne l'abrège (elle connaissait les statistiques défavorables à l'espérance de vie des gens non mariés). Voilà ! ce fichu avril lui faisait penser à la mort, lui donnait des idées cafardeuses qui couraient dans sa tête comme ces sales petites bêtes sur un mur.

Elle referma le rideau et sortit vers le jardin.

En Picardie, on va au jardin avec la régularité des nonnes, pour communier avec la nature et passer le temps au tamis. L'ordre lui-même doit résider dans un jardin bien entretenu.

Elle parcourait les rangées de salades, de carottes, de poireaux et imaginait la récolte.

Jacques adorait les légumes. Comme tout homme seul, il mangeait sûrement n'importe quoi.

Le jardin de sa mère — elle le pensait — lui épargnerait ulcères, cancer, poison.

Son travail de cheminot roulant le conduisait, lorsqu'il était en activité, aux antipodes du réseau du Nord, d'Hirson à Calais et de Dunkerque à Amiens, l'abandonnant, pour ses dîners, à des foyers humides et à une pitance desséchée.

Pauvre Jacques ! À vingt ans, juste après son apprentissage, sa mère l'avait chassé, du moins le ressentait-il ainsi. Elle ne supportait plus ce grand garçon triste qui attendait d'elle un réconfort impossible à donner : « Pourquoi ? avait-il

demandé, parce que je ressemble à mon père ? » Elle n'avait rien répondu.

« C'est pour toi » avait-elle enfin laissé échapper au bout de dix minutes de silence. Replié dans sa bouderie, le fils s'était installé non loin de la gare.

Lors de ses « permissions », comme il appelait ses repos, il lui rendait de brèves et maussades visites et, à la belle saison, repartait avec son cageot de légumes sous le bras. Ce rituel se prolongeait depuis quarante ans. Elle passa combien de Minuit chrétiens et de Saint-Sylvestre sans lui ? Elle ne comptait pas davantage les dimanches, lui qui en obtint si peu des Chemins de fer.

Vu ainsi, a-t-on idée de son état d'esprit, en ce soir d'avril, retournée à la fenêtre ?

Le père Lemaître marchait dans la rue, suivi de son chien.

L'ombre de Marthe, reculant de la vitre, lui donna envie de frapper au carreau et de boire ce café à la chicorée qui *chauffailait* toute la journée et n'empêchait personne de dormir.

La vieille femme apparut dans le croisillon de la porte comme un faible soleil dans un vitrail.

Le dialogue ne variait guère depuis des lustres :

« Bonsoir Marthe, Bonsoir Alfred, J'peux entrer ? Mais oui ! »

Il était bien vu, l'Alfred.

En fait, Marthe aimait bien tout le monde. Mais sans rien ressentir.

Ça, tout le monde le savait. Marthe vivait, souriait, parfois, mais on se demandait bien quel organe pouvait donc contenir ses sentiments, si elle en avait. Elle regardait ses gens comme ses légumes. L'émotion ne passait vraiment qu'avec son vieux chat sans nom qui ressemblait à un assemblage de

pelotes grises. Le chat pouvait être caressé. Le fils ne tenait plus à l'être.

La bête demeurait près du feu avec la mère. Un ronronnement poussif montait parfois lorsque la cuisinière tirait bien. La vieille dame s'attardait alors sur la boule de poils et l'aurait presque choyée.

Qu'allait-on donc demander chez Marthe ?

Elle savait écouter. De la bonté paraissait transpirer de sa personne, comme de la buée.

On l'aimait aussi pour son étrangeté, son immuable présence dans le faubourg, ses impeccables rideaux blancs, lavés exactement le même jour, chaque année, son jardin, bien sûr, vers l'extrémité duquel elle jetait tout son sang, penchée en avant, sans souffler.

Les plus vieux, qui se seraient permis de rapporter tel mauvais bruit sur elle, étaient morts sans transmettre ou bien gisaient dans quelque asile, en proie aux joies d'Alzheimer ou d'un plus traditionnel gâtisme. Les enfants l'appelaient « Mém-marthe » abréviation de mémé et de Marthe. Elle en souriait pour une raison connue d'elle seule : « Mais, Marthe... ».

Une brave vieille dame.

Alfred songeait à cela, en la voyant de dos sortir une seule tasse — elle ne prendrait rien — du vieux buffet. Chez ses autres amis, on buvait à même le verre, même le dimanche. Il y avait comme des façons chez Marthe. Chez elle, le mot « reçu » prenait un sens, même pour son mauvais café.

— Y'a pas eu d'hiver.

— C'est le printemps.

Le silence retomba. Qu'y avait-il d'étrange dans cette pièce qui ne ressemblait pas aux autres salles à manger d'Abbeville ? Il détailla les assiettes accrochées au mur. Chez les petites gens, on ne mange pas dans ces assiettes, on les sus-

pend. Le vieux téléviseur noir et blanc, jamais vu allumé et qui devait être mort ou juste capable d'envoyer des ombres de Catherine Langeais ou du commissaire Bourrel, reflétait la machine à coudre, recouverte d'un étui, qui avait fait vivre Marthe et son fils. Quelques vieilles petites voitures, près de la cheminée, agonisaient en ferraille, abandonnées par ces enfants de l'Assistance jadis gardés qui devaient conduire aujourd'hui de neuves et grandes autos, dans le sud, bien loin de leur nourrice.

Marthe gardait son imperceptible sourire.

La femme demeurait jolie malgré les ans, coiffée à la dernière mode de sa dernière période de jeunesse. Le mauve lui allait bien. Ni bourgeoise, ni populaire, ni le milieu : Marthe, telle qu'en elle-même.

Depuis combien de temps la connaissait-il ? Trente ans ? Chez les vieillards, il faut doubler le chiffre. Depuis 1937 très exactement, à son arrivée d'Auxi-le-Château, où la terre, déjà, rejetait les journaliers vers les usines. Marthe et ses dix-sept ans lui plurent beaucoup. À un autre, hélas, aussi. Le petit Jacques était né.

Par la rumeur, Alfred avait tout su, pauvre *fieu*.

Mais depuis cette époque, qui connaissait-il de plus sage et de plus honnête que cette femme-là ? Avec des yeux plus doux et une porte d'amie qui s'ouvrait dès qu'on frappait ? Ces yeux coururent vers la pendule et revinrent à ceux du père Lemaître.

Il se leva : « Y's fait tard., merci pour le café. »

Elle hocha la tête :

— Mais oui, Alfred.

— Au revoir, Marthe.

— Bonne nuit, Alfred.

Dehors, le monde ordinaire lui apparut tel qu'il comprit qu'on le quittait, chez elle.

Il détailla de nouveau la pièce vide, en l'effaçant, elle, de son fauteuil.

Il avait trouvé.

Contrairement à toutes les salles à manger qu'il connaissait, aucune photographie de mort ou de lointain n'avait été conviée.

Quelques gouttes de pluie le rendirent à sa réalité d'homme qui peut prendre froid et il rentra à toutes jambes dans sa maison ordinaire, avec défunts et leurs insolentes photos.

Il pleut sur Abbeville.

Les pavés brillent dans la nuit, Saint-Vulfran ressemble à une hydre à deux tours, à un sphinx chrétien. Le silence, martelé par la pluie, comme une musique qui en couvre une autre, évoque le passé et d'ouatées roues de charrette sautent dans les creux. En se gardant bien de faire du bruit. Le mur en ruines de l'ancien couvent, avec son unique fenêtre, attire la nuit pour en voler un peu. À la gare, le dernier train pour Paris — parti à huit heures moins le quart — oblige de passer cette longue nuit de pluie en province.

La ville, habituée aux ondées, ne s'est même pas recroquevillée, comme les vieilles femmes sans parapluie. Ses clochers tiennent tête.

Sous le pont du chemin de fer, la Somme, cil noir de ce regard de pluie, observe Abbeville en dessous, comme un ami intime qui vous hait.

Les habitants dorment déjà, dans leur fauteuil ou dans leur lit, très peu font l'amour en ce milieu de semaine, des vieillards rêvassent ou s'angoissent à l'idée de mourir, des vieilles

filles soupirent et se réconfortent à la tristesse du climat. Un boulanger tousse, sa femme transforme un grognement d'impatience en un gloussement tendre avec geste du bras.

Un enfant se réveille, tout seul, pour toujours, et allume la lumière pour bien voir cette évidence.

Un homme marche sur la route de la gare. Il goûte sur ses lèvres cette pluie d'Abbeville. Il pleut toujours.

Ce matin-là, jour de marché, Marthe ouvrit sa porte et observa le ciel. Impossible de sortir. Pourtant !

Elle agrippa son diable et, recouverte d'une pèlerine qui lui donnait l'air d'une religieuse, partit vers la place de la mairie.

Bien peu de monde, Les camelots tapent du pied, claquent dans leurs mains, hurlent des noms de fruits, mais on voit bien qu'ils n'y croient pas. Alors ils parlent des bons marchés : Amiens, Laon, même celui de Berck-Plage, en été.

Tous connaissent la vieille femme et ses habitudes, son heure d'arrivée par l'autobus, un kilo d'oranges (peu d'orange dans les jardins d'Abbeville) parfois une salade de serre belge, en hiver, des fruits d'été presque pourris, dont elle confectionne des confitures, et de la charcuterie, qui, souvent, dans le Nord, remplace la viande. Après le ravitaillement, elle s'arrête toujours au milieu de la place et, tête en arrière, observe le ciel, avec un étonnement qui lui fait ouvrir la bouche. On trouve toujours trois ou quatre badauds qui l'imitent, ne décelant, bien sûr, rien. Puis elle rentre.

Elle sort peu. Le faubourg de Rouvroy est un peu loin du centre de la ville.

Le dimanche, elle ne hante pas les églises. Elle le regrette un peu mais cela fait tout de même soixante ans. Le fils a bien dû être baptisé, en pleine guerre ; elle se souvient aussi d'une

communion et d'un enfant qui rentre avec sa mère dans une maison triste, quand d'autres banquetent sur les bords de la Somme. Puis, de mariage, point. Il la conduirait un jour, (si ce n'est l'inverse) encore une fois à l'église, pour demander... mais les morts ne demandent plus rien. C'est la confession qui la terrifiait le plus.

Tout dire... Si longtemps après... Et comment réparer de toute façon ? Tandis que le silence et le battement de cœur du temps, l'horloge, la sauvaient définitivement. De cet elle-même, dont elle s'éloignait.

Marthe Desnoyers, née le 25 août 1920 à Fontaine-sur-Somme, fille d'Eusèbe Desnoyers, commis agricole puis ouvrier, et d'Angèle Morin, sa femme. Un fils, Jacques, né le 2 février 1941, à Abbeville, de père inconnu. Elle répétait aussi :

« Prématuré, conçu à la fin de juillet 1940 » et se pinçait les lèvres de dégoût.

Elle refaisait défiler les troupes allemandes, superbe soldatesque, saignant la France avec un épi de son blé entre les dents.

Elle se revoyait, les observant de sa fenêtre, et ce soldat si blond, qu'elle choisit dans l'ensemble, aux cheveux presque blancs, qui tourna les yeux vers elle.

Jacques naquit roux, pour son malheur, car toujours il en souffrit. Pour cela, et cela uniquement, la Femme lui parut inaccessible. Il y renonça pour ne pas l'incommoder. Sa mère possédait cette peau laiteuse des rousses. Sa beauté, connue dans le grand Abbeville, avait fait chavirer maints cœurs mâles, entre 1937 et 1940 mais elle n'était jamais devenue la belle femme de quarante ans que sa jeunesse promettait. Déjà ratatinée peu après sa triste maternité, elle promenait le bébé, les yeux vides, comme elle tirait son diable, avec autant d'attention pour ses cris que pour ses victuailles.

Personne ne vit entrer le soldat aux cheveux presque blancs dans la maison Desnoyers, dans laquelle vivait également la grand'mère Angèle. Personne, non plus, ne vit rôder Marthe aux alentours de la Kommandantur, à l'instar de sales filles comme Lucette Servand ou Suzie Caudron. Comment avait-elle conçu ce bâtard d'aryen ? Elle ne se cachait pas pourtant d'avoir fauté avec un schleuh. L'enfant reçut le nom bien français de Jacques, suivi du nom de la mère.

Tous ces souvenirs lui revenaient parce qu'elle passait devant la maison de Suzie Caudron. Suzie Caudron...

La vieille, qui n'avouait que soixante-dix-neuf ans — et pour longtemps encore — vivait avec son fils divorcé, Jean-Jacques, cinquante-cinq ans et probablement un quart de million de demis de bière passés par son corps, et son petit-fils pédéraste, Alain, vingt-neuf ans, à cause duquel on avait fermé l'urinoir aux hiéroglyphes de la gare d'Abbeville.

La Caudron détestait Marthe pour des raisons compréhensibles, la principale étant que Suzie avait été tonduë à la Libération et Marthe non ; qu'on l'avait appelée la « puta-boche » et Marthe « la malheureuse », que Jean-Jacques avait été quitté, chômeur, avec un fils encombrant, et que celui de Marthe, Jacques, travaillait aux chemins de fer et ne dépendait pas de la lassitude d'une femme. Et puis Marthe ne boitait pas, Suzie, beaucoup. Et puis le jardin grouillait de ronces et Jean-Jacques préférait le tabouret de bar et la pression blonde aux outils et aux courbatures. Et Alain, vieil adolescent desséché, ramenait parfois des lycéens, de gros rougeauds du Vimeu, des campagnards qu'il pervertissait à plaisir.

La vieille Suzie, aux cheveux repoussés en chanvre, après la tonte, maudissait le non-malheur de Marthe et lui jetait des

sorts — artériosclérose, arthrite, amputation, cataracte — la voyant passer devant sa baraque en ruine.

— « J'ai fait des enfants français, moi ! »

Ses deux porte-drapeaux, l'un levant son bock, l'autre asseyant sur la hampe, l'approuvaient à distance.

À Saint-Vulfran, en 1932, Marthe et Suzie, belles fillettes en voile blanc, meilleures amies du monde, communiaient ensemble dans l'encens et la bougie fondante. Elles s'observèrent, au moment de l'élévation, à trente secondes d'intervalle, et se promirent l'une l'autre d'être pures toute la vie.

Du côté des garçons, un jeune blondin à brassard les regardait et les trouvait bien belles.

Des rideaux de pluie enfermaient Abbeville.

La Somme, sang lourd et bouillonnant, s'épaississait, charriait, creusait les berges, dans l'indifférence générale. On donnait une fête au château de Régnière-l'Écluse, un peu au nord, garniture de fermiers généraux, flanqués de leurs femmes, trois portaient la même robe, mais les bourrelets n'enveloppant pas les motifs au même endroit, on eût pu croire à une variation sur un même thème,

Au dehors, le long des grilles peintes dans un vilain bleu « nouvelle Europe », des gueux regardaient les lumières et avalaient les flonflons par le nez et les oreilles, On ne dansait pas à l'intérieur,

En dehors du pasodoble et de l'horrible tango, l'élite picarde ne savait pas se mouvoir,

Alors, on devisait, un verre de presque champagne à la main (le verre n'était pas encore du plastique mais on y songeait).

Les hommes rougissaient, les ventres débordaient, franchissant la berge de l'élastique du caleçon, les panties des dames (car on en portait encore à Abbeville) couinaient, pareils à des accordéons, sous le nacre de leur nombril. Les visages ressemblaient à des pommes lustrées, les bouches empes-taient le fût, les mains tripotaient le tissu des revers de veste, les cartes de visite glissaient d'une aisselle à l'autre, révélant l'adresse odorante d'un poulet tiède.

De temps en temps, une catin parfumée passait au milieu de la tourbe, offense admirable, qui faisait son effet. Les conversations reprenaient, avec des clins d'yeux d'hommes et de leurs femmes, pleins d'appétit mauvais,

Sur les carreaux, le château pleurait de honte, Et l'on parlait, parlait.

Du festival de Saint-Riquier, où ils iraient applaudir fort, jambes croisées, dans ce saint lieu, une musique qui les endort ; d'Amiens, éternel sujet, qui ne serait jamais capitale de rien, avec sa gare des betteraves » ; d'Abbeville, où l'on s'ennuyait tant, de son théâtre à l'abandon, ouvert si rarement, de ses divers projets économiques, si coûteux en études, et qui ne verraient jamais le jour. Des chasseurs, qui les chasseraient peut-être aux prochaines élections.

La pluie glissait sur ces squatteurs de futur ancien régime, qui devinaient le peuple derrière les grilles.

Le ciel dégoulinait sur les portes vitrées, jetant l'inondation, et les laquais posaient des boudins protecteurs

Les femmes songeaient avec angoisse à leurs talons, les hommes à leurs chaussettes.

Ah, être conseiller général à Juan-les-Pins !

La fête, ce soir-là, avait quelque chose de gâché.

À des lieues de ces fêtes lumineuses, dans le faubourg de Rouvroy, Marthe contemplant la pluie :

« Printemps pourri ! »

Le jardin n'aspirait plus l'eau.

Dans le carré des salades, un bassin se formait. Des grenouilles, appelées pour l'inauguration, sautaient sous la lune, s'ébrouaient leur époque approchait.

Bien au sec, le lit très haut, et tout blanc de linge qu'on achète désormais chez les antiquaires, accueillit Marthe qui dormait assise, comme sous Louis XIV. Cinq gros oreillers soutenaient son dos et la vieille femme pouvait, à loisir, observer la fenêtre dégouliner :

— « Mon Dieu, ça va finir par déborder ! »

Elle fermait les yeux et le manège commençait à tourner, avec sa musique militaire qui jouait à contre-temps.

Et si elle les rouvrait, la nuit et la pluie, entraînées par la force de son imagination, laissaient entrer le soleil et des morts endimanchés battaient le pavé, jetant un œil dans la maison.

Alors, elle se calait mieux encore et, les paupières de nouveau closes, elle s'enfonçait dans ses souvenirs comme dans des sables mouvants.